John Carter Brown
Library
Brown University

H15
(8)
61

LA
MANDRINADE
POËME
HEROÏ-COMIQUE,
EN SIX CHANTS.

PAR MR. D * *

A VALENCIENNES,

Chez JAQUES LE CAMUS.

M DCC LVIII.

LETTRE
A Mr. D * *
En lui envoiant
LA MANDRINADE.

MONSIEUR!

NOs ayeux s'étoient figurés, que notre nation n'auroit jamais la gloire de produire des Poëmes epiques. Si c'étoit par-rapport à l'invention, elle ne depend que du genie, & n'eſt incompatible avec aucune langue; ſi c'étoit à cauſe de l'exécution dont ils ne la croient pas ſuſceptible, c'étoit faute de la connoître.

Je conviens que la langue grecque & la latine ſont plus harmonieuſes, mais ne pouvons-nous par rachetter cette beauté par mille autres, & par la plus eſſentielle de toutes? *Ut pictura Poëſis erit*, dit Horace; la Poëſie doit être une peinture continuelle: la peinture eſt donc le caractère de la Poëſie.

Joſe

J'ôſe avancer que notre langue l'emporte ſur la grecque & la latine de ce coté: nos Poëtes par-rapport aux beautés de detail ſont ſuperieurs aux leurs; nos Poëmes epiques, qui tous ont péchés par l'invention & la conduite, ont de grandes beautés dans le détail.

Je crois ne rien dire de trop en avançant, que la Henriade eſt de tous les Poëmes celui dans lequel on les trouve en plus grand nombre: c'eſt par ce que notre langue étoit ſuſceptible de ces beautés, que Monſieur de Voltaire les a miſes en uſage; c'eſt donc à la langue, dans le principe, que nous en ſommes redevables. Notre langue a donc des avantages réels, que nos ancêtres ne connoiſſoient pas.

La Muſique & la Peinture entrent neceſſairement dans la Poëſie de telle langue que ce puiſſe être.

Les Grecs & les Latins par leurs bréves & leurs longues, ſe ſont attachés à perfectionner une des parties de la Poëſie; je veux dire l'harmonie: ils y ont réuſſi ſans contredit; mais ils ne pouvoient pas le faire ſans rendre la Muſique la partie principale de leur Poëſie, &

conſequemment negliger au moins un peu l'autre partie, qui eſt la Peinture.

Nous, dont la langue n'étoit point faite pour brêves & longues, nous nous ſommes attachés à la peinture. Cette partie étoit aſſurément la plus difficile : auſſy n'eſt-elle pas encor perfectionnée à-beaucoup-près; nous avons tâchés cependant, par la multiplicité de nos portraits, de faire oublier la monotonie de notre Muſique.

Il reſte actuellement à ſavoir laquelle des deux parties eſt la plus belle. Je ne dis pas la plus neceſſaire, elles le ſont indiſpenſablement toutes les deux; & il ſeroit ridicule de nommer Poëſie ce qui ſeroit privé de l'une ou de l'autre.

La plus belle eſt-elle celle qui flatte l'oreille, & qui charme les ſens, ou celle qui ſatisfait l'eſprit, remplit le cœur, eléve l'ame & la ravit pour ainſi dire en extaſe ? Cette derniére eſt plus difficile que l'autre, parce qu'il eſt plus aiſé de plaire à l'oreille qu'à l'eſprit. Faute de raiſons ne doivent-elles pas nous faire pencher pour la peinture.

Qu'il n'y ait que vous & moi, Mr., depoſitaires de ces reflexions; vous pour me

me donner vos avis, moi pour les mettre à profit. Je me ſerois bien donné de garde, de vous écrire tout ceci, ſi vous ne m'en aviez preſſé dans votre derniére, où j'ay lû avec plaiſir, que vous commenciez à vous faire à ma façon de penſer.

Vous êtes charmé, de me trouver une idée ſi avantageuſe des modernes. En effet, pourquoi ne l'aurois je pas? outre toutes les connoiſſances que nous avons acquiſes & que nous acquerons, outre que nous avons perfectionné preſque tous les arts, eu égard à ce qu'ils étoient auparavant, ne parlons que de la Poëſie & principalement des Poëmes. Nous en avons qui peuvent figurer à côté de l'Enéide. Pope dans le didactique ne peut-il pas contrebalancer Lucréce? Sans porter notre vue dans un autre climat que celui de France, Mr. Racine le fils, auteur du Poëme de la religion, Mr. Dulart, auteur du Poëme de la grandeur de Dieu dans les merveilles de la Nature, quoiqu'inferieurs à ce premier, font honneur à la nation.

Nous avons plus fait. Les Anciens

ne connurent qu'un Genre en fait de de Poëmes, & nous en avons trouvés plusieurs; tels que l'heroï-comique, le comique, & le Burlesque.

Le Bonsens s'est élevé contre le dernier Genie, & en a fait voir le ridicule: le Bonsens cependant auroit eu tort, si la mode n'eût pris son Parti. Et c'est cette même mode qui depuis a fait courir en foule à certaines piéces italiennes, d'un Burlesque inférieur à celui de Scaron. Le Poëme du Lutrain, dans le genre heroï-comique, peut être regardé comme un ouvrage achevé.

Il est un troisiéme genre, dans lequel Mr. Gresset a si bien réüssi. C'est un Comique leger, badin, & toujours soutenu: il faudroit une aîle bien sûre pour pouvoir voler dans un long Espace de terrain toujours à la même hauteur; il falloit la delicatesse & la legéreté de l'auteur du Ververt, pour avoir sçu réussir dans son genre.

On commençoit à croire déja, que dans cette Partie les genres étoient épuisés. Dans le dernier Poëme de Mr. de Voltaire, la reputation de l'auteur seulement avoit donné à ce genre un grand nom-

nombre de partiſans, avant même que ſon ouvrage fut repandu.

Ce n'eſt point un Poëme purement héroïque ou comique. Il n'eſt pas même héroï-comique, quoi qu'il ait paru ſous ce nom ; mais il eſt un compoſé de ces trois genres. Je pourois dire davantage ; il tient encore de celui contre lequel la mode s'étoit declarée autrefois.

Je ſai qu'il s'eſt élevé pluſieurs Critiques, qui ont fulminé contre cet ouvrage, & qui l'ont mis trop bas pour ne pas ſe faire ſoupçonner de peu de bonne foi. Je vois deux raiſons qui ont pu les y porter : la premiére, c'eſt que l'ouvrage eſt d'un goût nouveau ; la ſeconde, que l'auteur jouit d'une reputation, qui leur porte ombrage.

Ne croiez pas que quand je parle ainſi je cherche à faire paſſer ce que l'on peut y reprendre touchant la Religion & les mœurs. Je ſuis perſuadé que vous me rendez juſtice, & que vous me connoiſſez trop pour me ſoupçonner.

Je regarde ce Poëme ſous un aſpect tout different. Je le conſidére comme un ouvrage, qui porte avec lui un caractére de nouveauté, & où l'on rencontre ſouvent de grands traits de Poëſie.

Je ne sai si vous aprouvez ce genre singulier & bizare, auquel il seroit difficile de donner un nom, & dont la seule regle est de n'en observer aucune.

Quand je fais la lecture d'un pareil Poëme, & que je passe en revue tant de pensées, dont les unes sont si nobles & les autres si bouffonnes, il me semble voir une Armée composée de géans & de nains; mais qu'importe, je prens du plaisir à les voir, que me faut-il de plus? c'est toujours un genre d'amusement nouveau pour moi: celui qui le peut procurer au Public, est un homme à qui ce Public ne peut pas sans ingratitude refuser de la reconnoissance pour le plaisir qu'il en a ressenti.

L'ouvrage, que je vous envoie est dans ce genre. Peut-être me direz vous que j'ay eu tort, & que les ailes qui ont sauvé Dedale, ont fait tomber Icare. Je conviendrai de tout ce que vous voudrez; mais je vous somme de me faire savoir si la lecture de ce Poëme vous aura amusé? Si cela est, je vous laisse la liberté d'en dire tout ce que vous voudrez.

Je suis très sincèrement,

MONSIEUR,

Votre &c.

AVIS.

Que l'on ne croie pas trouver dans ce Poëme quelque choſe d'inſtructif par-raport à celui qui en eſt le heros; aparemment que l'auteur l'a regardé comme un perſonnage trop vil pour s'arrêter à l'hiſtoire particuliére de ce Brigand; on diroit qu'il n'y ſert que de prête-nom. C'eſt l'idée que m'en a fait naître la premiére Lecture. Mandrin, quoiqu'on ait dit, étoit un Gentilhomme Daufinois, dont le pere & la ſœur ſont encor exiſtants.

SUJET DE CE POEME.

Il eſt regardé dans tout le Poëme comme chef d'une troupe de gens ſans aveu. Cartouche ſe reſſuſcite, pour venir l'engager à faire un peu plus de bruit dans le monde qu'il n'en a fait jusqu'alors. Notre jeune Telemaque goûte fort les raiſons de ſon nouveau Mentor. Il donne ordre à ſa troupe d'être prête à marcher au premier ſignal. La Renommée alors vient lui offrir ſes ſervices. Impuiſſance de Mandrin à les reconnoître. Son premier jour de marche le fait arriver dans un vilage, où une troupe de ſorciers vient le complimenter; il érige

leur

leur Societé en Academie. Un d'eux, qu'il fait Directeur, luy sert de confident, & luy aprend pourquoi Cartouche prend tant d'interêt à ce qui le regarde. Il luy aprend encor d'où vient son impuissance. Conquêtes rapides de Mandrin. Il va passer son quartier d'hiver en Sardaigne.

FIN DU SUJET.

LA MANDRINADE
POËME HEROÏ-COMIQUE
EN SIX CHANTS.

PREMIER CHANT.

Occupation de Mandrin avant la Campagne. Apparition de Cartouche. Leur Converſation &c.

Deux chemins ſont pour être gros Seigneur :
Le droit eſt l'or, & le gauche l'honneur.
Le pauvre honneur, ſemblable à la fuſée,
Brille d'abord & retombe en fumée ;
L'or plus ſolide, offre tout autre idée :
De là plus d'un dit au fonds de ſon cœur,
L'or vaut donc mieux pour être gros Seigneur.
Qu'ils ſoient péſés dans la même Balance,

Lequel

Lequel des deux aura la préférance ?
L'or a du corps & de la peſanteur,
Mais l'honneur n'eſt qu'une ſimple vapeur:
L'or vaut donc mieux pour être Gros Seigneur.

Je chante un homme, ami tendre & fidéle
De ce métail. Toujours prouvant ſon zéle,
Ce heros n'eſt de ces hommes pieux,
Tantôt pleurants tantôt priants leurs Dieux.
Encor bien moins eſt-il de ces perſonnes,
Qui vont prenant & ſemant les couronnes.
Mon heros penſe; & pour ſe faire un nom,
Des deux chemins il a choiſi le bon.
Quoi qu'on le diſe amoureux de la Gloire,
Profit pour lui vaut bien mieux que victoire.
Dans cent Endroits paſſant comme un torrent,
Il triomphoit ſans beaucoup de carnage;
A ſes ſoldats defendoit le pillage,
Et des vaincus n'acceptoit que l'argent.

Il attendit pour faire ſa retraitte,

Qu'il vît d'Ecus tous ſes coffres remplis.

Ses vœux bientôt ſe trouvant accomplis,

Il décampa ſans tambour ni trompette.

Il eſt bon prince; ou plus tôt il l'a cru,

Pour n'avoir fait tout le mal qu'il a pû.

Dieu des Brigands, ingenieux Mercure,

Trop Jeune encor ma voix n'eſt aſſez ſûre;

Il faut quelqu'un pour chanter avec moi:

Un tel ſujet eſt bien digne de toi.

Prens ta guitare, ou ſi tu veux mieux faire,

Va derober la Lire de Voltaire.

Ecoute bien comme il enfle ſes ſons,

Et viens en faire autant dans mes chanſons.

Aporte moi cette lire immortelle

Qui lui ſervit à chanter ſa * * * *:

Du même feu tâche de m'animer,

Et donne moi l'art qu'il a de charmer.

Dans le reduit d'un antre ſolitaire,
Laiſſant en paix le reſte de la terre,
Mandrin Premier vivoit en ce lieu-là,
Comme on diſoit des fils de Loiola
Au Paraguai. Son pouvoir deſpotique
Etoit le fruit d'adroite politique :
Car de l'Orgueil il ſentoit l'eguillon,
Autant que Gens dont j'ay fait mention.

Chef reconnu de troupe indépendante,
Très-bien ſavoit la rendre obéïſſante.
Reunis tous ſous les mêmes Drapeaux,
Tous lui portoient le fruit de leurs traveaux.
A ſes façons, ſes Diſcours, ſon ſilence,
On auroit crû, ſans nulle défiance,
Qu'il ignoroit ce dont il s'agiſſoit ;
Tout cependant par lui ſeul ſe faiſoit.
Ainſi que tels, à l'air Sainte n'y touche,
Pires cent fois que Mandrin ni Cartouche,

Triple eſt le Bois qui decore leur front,

Triple eſt en eux doſe d'ambition.

Si par ces traits ne pouvez les connoître,

Tant pis pour vous, tant mieux pour moi peut-être.

Long-tems ainſi, ſans trop mauvais renom,

A gouverné Mandrin, premier du nom;

L'Ambition pourtant quand il ſommeille,

De tems en tems le tire par l'Oreille.

Un jour entr'autres, il étoit endormi,

Ou pour mieux dire, il dormoit à demi,

Quand tout-à coup l'ombre du grand Cartouche,

A lui s'offrit. Il avoit l'air farouche,

Le teint hideux, le front jeaune & ridé,

Le regard noir & le ton decidé :

Mon fils, dit-il, quelle indigne baſſeſſe!

Veux-tu long-tems croupir dans la molleſſe ?

De tout le monde ignoré dans le bois

Tu mets ta Gloire à cacher tes Exploits,

Eh quels exploits ! J'approuve ta prudence ;
Sur pareils faits de garder le ſilence.
Ne peux-tu point affronter le trépas,
Te rendre illuſtre en marchant ſur mes pas ?
Oſe bravet la mort, ôſe me ſuivre,
Et tu ſeras pour-lors digne de vivre ;
Et ſur ton front lors la Poſterité,
Mettra le ſceau de l'immortalité.

C'eſt un brigand ! Qu'un grand nom le reléve,
C'eſt un heros qui parle à ſon eléve :
Combien ſont morts ſur de vils échaffaux,
Qui nés de rois devenoient des heros ?
Le rang fait tout ; & tel que Grand l'on nomme,
N'a pas comme eux le Germe du Grand homme.

Mandrin, d'abord interdit & confus,
Rappelle à luy ſes Eſprits éperdus.
D'un tel avis, Seigneur, je vous rens graces ;
Mais, repond-il, que faut-il que je faſſe ?

Faiſant ſemblant encor de ſommeiller,

Il faut d'abord ſonger à t'éveiller,

Lui dit Cartouche; Et bientôt, ſans rien dire

De ton ſecret, fondre ſur cet Empire,

Piller, voler, prendre tout en paſſant,

Faire apporter des vivres, de l'argent,

Te faire ouvrir les portes de leurs villes;

Point ne dirai de violer les filles,

Bonnes raiſons t'en empêchent je crois.

C'eſt bien aſſez t'en dire cette fois;

Du reſte un jour quelqu'un ſaura t'inſtruire.

Quoi! ſans ſujet j'irois dans cet Empire,

Semer partout l'horreur & le trepas?

Repond Mandrin: Seigneur je n'ôſe pas.

Tu n'ôſes pas! Dis que tu viens d'apprendre,

Qu'on a formé le deſſein de reprendre

Ce que tu ſçus jadis t'approprier;

Si l'on murmure, il faut toujours crier.

Apprens mon fils, apprens que la victoire,
Seule nous comble ou de honte ou de Gloire;
Quiconque a force & bonne volonté,
A tôt ou tard bon droit de ſon côté.

Sire Mandrin eut la puce à l'oreille,
A ce Diſcours il ſe tourne, il s'éveille,
Se léve enfin en lui diſant ces mots:
Mon cher papa, modéle des Héros,
Excuſez-moi ſi je ſuis en chemiſe;
Mais permettez que je vous reconduiſe.
Non mon cher fils, non dormez en repos,
Lui dit Cartouche. Il ferme alors la porte
Au nez du Sire, & le Diable l'emporte.

Quel Etre icy s'eſt offert à mes yeux?
Se dit Mandrin, Eſt-ce un de mes aieux?
Plus amplement, quelqu'un viendra m'inſtruire!
Je ne ſais trop ce qu'il a voulu dire.

Tandis qu'ainſi Cartouche s'en alloit,
De ſa ſonnette alors Mandrin tiroit
Le Cordon. Ja la troupe Mandrinale
Accourt au bruit. Dès l'aube matinale
Il faut, dit-il, battre la generale
Demain : allez ! Ses ſoldats étants partis,
Vous euſſiez vu d'une ardeur ſans égale
Comment Mandrin dans les draps s'eſt remis.
Ma foi Meſſieurs, je vais m'y mettre auſſy.

FIN DU PREMIER CHANT.

SECOND CHANT.

Une Déeſſe viend rendre viſite à Mandrin. Elle lui apporte une Couronne. Mandrin, pour la paeyr, luy donne de la fauſſe monnoïe. Voiez ſi elle s'en contente.

C'eſt le Hazard, contre lequel on gronde,
Qui dans ſes mains tient la Boule du monde;
Et las du poids d'un auſſi gros ballon,
Il prend ſouvent l'Interêt pour ſecond . . .
On m'écoutoit: qu'ai-je dit téméraire?
Tout annonçoit que j'aurois bien dormi,
Lecteur excuſe un moment de Colére;
En pareil cas n'eſt-il pas bien permi?

Voici le fait. Dans les bras de Morfée,
Etoient déja Mandrin & ſon Orfée,
Jeune Déeſſe à l'inſtant apparut:
Pouroit-on faire un plus joli debut?
Elle étaloit une riche livrée,

Chevaux

Chevaux fringants & voiture étoffée,

Jugez un peu comment on la reçut.

Lors d'un pas leſte au lit elle accourut,

Lit de Mandrin; aux mortels ordinaires

Prodiges tels n'apparoiſſent plus guéres;

Exceptez-en hiſtoriens nouveaux,

Comme on diroit . . .; mais changeons de propos.

Pour un moment figurez-vous Bellone,

Qui dans ſes mains tiendroit une Couronne.

Figurez-vous quelque choſe de mieux,

Des Dents d'albâtre, un pied fin, de grands yeux,

La Jambe belle ainſi que les cheveux;

Joignez caquet de nonette poupine,

A l'air coquet de Madame D . . .,

Et vous aurez dépeint notre heroïne.

Elle s'approche, & d'un air enchanteur,

Tendant la main elle lui dit, Seigneur!

A votre ſort mon cœur qui s'intereſſe,
Veut faire enfin éclater ſa tendreſſe ;
Votre Grandeur peut s'accroître par moi :
J'ay de mes mains tiſſu cette Couronne,
Acceptez-la, c'eſt le prix de ma foi.

Mais aprenez que quand je vous la donne,
Mon cœur jaloux vous demande à ſon tour,
Gages certains d'un reciproque amour.
Je jouïrois d'un gloire immortelle
Par le Canal d'une ſimple femelle !
Dit-il tout bas-Rien n'étonne en cela ;
Procedé tel n'eſt point choſe nouvelle ;
Combien ne vont aux honneurs que par là ?

Je vois d'où vient, dit-elle, ta ſurpriſe :
C'eſt ta Grandeur qui ſe voit compromiſe . . .
Setoit-il vrai, mon cœur, repons moi donc.
Mandrin d'abord lui fait ſigne que non,

Puis

Puis prend la main de la Belle & ſoupire ;

Elle y repond par un tendre ſourire.

Il ſent alors du plus ardent deſir

Le feu ſubtil couler de veine en veine,

Troubler ſes ſens, enflammer ſon haleine,

Il voit déja le trone du plaiſir,

Mais il ne peut y monter qu'avec peine.

Dieu des faveurs, celui-là ſait joüir,

Qui peut ainſi te goûter à loiſir.

Point cependant par moi ne veux l'apprendre.

Longtems helas ! quand il faut attendre,

Beau dire on a, longtems laſſe, &, ſur tout

Laſſe bien fort, quand rien ſe trouve au bout.

Quoi rien? oui rien. Picquante eſt la mépriſe !

Elle croïoit jouir d'un double bien,

Mais par ma foi jugez de ſa ſurpriſe ;

Quand elle vit qu'elle ne voïoit rien.

Pour un moment mettez-vous à ſa place,
Jeune Beauté qui riez de ceci ;
En pareil cas vous feriez la grimace,
Convenez-en : convenez donc auſſi,
Qu'on ne doit point rire du mal d'autrui.

Figurez-vous dans ce long interméde,
Comme on juroit, comme on donnoit le bal.
Au pauvre Sire inutile reméde !
Mandrin péchoit par le point capital.
Que le depit rend une femme laide !
Depit pourtant ſoulage notre mal.
Dans tous ſes traits vous euſſiez vû l'empreinte
De la fureur en place de l'amour.
Je voïois bien ſes grands yeux, faits autour;
Mais leurs regards n'inſpiroient que la crainte.

Bourreau, dit elle; à femme de mon rang
A-t'on vu faire un auſſi grand outrage ?

Telle autre iroit t'arracher le viſage,
T'invectiver . . . Je me vange autrement.
Tu t'eſt flatté d'un eſpoir téméraire,
En écoutant ta folle ambition ;
Je vais bientôt détromper le vulgaire,
Il reviendra de ſon illuſion.
De tes forfaits comble donc la meſure,
Souléve enfin contre toi la Nature,
Je te prédis qu'il eſt un bras vangeur,
Qui dans ton ſang éteindra ta fureur ;
Je te prédis, que la race future,
Ne pourra voir ton nom qu'avec horreur !
Ainſi parla la Déeſſe inconnuë.
Pour devenir inviſible à ſes yeux
Comment fit-elle? Elle entra dans la nuë,
Baiſſa l'eſtor, & partit pour les cieux.
Mandrin alors ſe levant en colére,
Prit ſagement le parti de ſe taire.

En attendant l'ordre du General,
Sa troupe alors s'assembloit en silence ;
Il y courut, brulant d'impatience :
Allons, dit-il, que l'on monte à cheval.

Messieurs hier on s'amusoit au Bal,
Mais aujourd'hui nous ferons autre chose.
Qu'en pensez-vous, disoit à bouche close,
Jeune officier qui ne juroit pas mal.
Les vieux routiers par mainte Conjecture,
S'en mettoient l'esprit à la torture;
Fixoient toujours leurs regards sur Mandrin,
Qui sans rien dire alloit toujours son train.

Enfin, Lecteur, toute la troupe ignore
Où le heros doit conduire ses pas.
A moi, mon Cher, ne le demande pas;
Car en honneur je n'en sais rien encore.

FIN DU DEUXIEME CHANT.

TROISIEME CHANT.

Premier jour de Marche.

Savants dans l'art d'occire les mortels !

Puisqu'on vous craint on vous doit des autels,

Fiers Conquerants ! aux deux bouts de la terre

Allez porter les torches de la guerre ;

Venez cruels ! goûter, de rang en rang,

L'affreux plaiſir de voir couler du ſang.

A votre char enchaînez la victoire ;

Mais en montant au ſommet de la gloire,

Defiez-vous de votre pied-d'êſtal ;

Plus on eſt haut, plus la chute fait mal.

Un jour Mandrin, par ſon experience

Pourra l'apprendre. Il y penſoit d'avance ;

Chemin faiſant tout bas s'en repentoit,

Diſoit pourtant tout haut qu'il s'en . . . .

Il faiſoit plus; ſon air plein d'aſſurance,
Dans tous les Cœurs verſoit la Confiance;
Et le Bonheur dont il flatoit leurs vœux,
Etoit écrit ſur ſon front orgueilleux.

Vous le ſavez; au ſtupide vulgaire
Le moindre éclat fait baiſſer la paupiére:
Toute la troupe avec un air ſerain,
Les yeux fermés accompagnoit Mandrin.

Dans un endroit montagneux & ſauvage,
Entre deux rocs eſt aſſis un village.
C'eſt en ces lieux, la choſe eſt ſimple à croire,
Que nos heros s'arrêtent juſtement:
Si j'ay bon nez, la ſoupe les attend:
Quoique l'eſprit cherche à vivre de gloire,
La machine aime un plus gros aliment.
Nous avons donc le tems aſſurément,
Vous d'écouter, moi de faire une hiſtoire,
Dont vous verrez bientôt le dénoüement.

Portant, dit-on tous leurs paquets en croupe,
Mandrins la nuit trotoient pédestrement.
Par le pouvoir de leur enchantement,
Un astre alors tomba du firmament ;
Un d'eux le prit pour éclairer la troupe.
L'étoile icy tout-à-coup s'arrêta :
La troupe alors au miracle cria ;
Tout le village accourt au bruit des Mandrins,
Que par leurs cris on eut pris pour des . . . .
Les pauvres Gens disoient dans leur langage,
Point ne sont là Protecteurs du village.
Ne prenons point pour Concile un Sabat,
Ni pour Mage ce qu'on nomme . . . .
Ainsi le peuple remarquoit en silence,
Des étrangers la grande impertinence.
Beaucoup d'entre eux y prirent tant de goût,
Que cultivant dès-lors cette science,
D'exceller même ils sont venus à bout.

De Nouveauté les hommes ſont avides,
Le grand Mandrin qu'on prônoit à l'excès,
En peu de tems fit les plus grands progrès ;
Mais l'indigence en fit de plus rapides.

Mandrin triomphoit ; ſes prôneurs s'aſſemblérent ;
Double jetton promis aux aſſiſtants,
Firent que tous à l'envi s'y trouvérent ;
Tous aſſemblés ; s'étant entre eux longtems
Complimentés, comme à l'Academie,
Lors nos prôneurs vont en ceremonie
Dire à Mandrin, au nom des habitants,
De ces faudeurs qu'on nomme compliments.

Suis-je frappé d'humeur apoplectique ?
Un froid ſubit me ſaiſit, me confond.
Que vois-je ? au bout de ma plume un Glaçon !
N'en doutons point. Genie Academique !
Ja mon Eſprit, ſent ton impulſion
Marcher à lui, d'un pas géometrique.

Admi-

Admirez-vous cet ordre ſymétrique,
Ce ſemillant, ce beau, ce lumineux,
Diſoit Mandrin; on ne peut rien de mieux,
C'eſt épuiſer l'art de la Rethorique.
Lors courtiſans à l'envi, d'étourdir
Notre orateur, à force d'aplaudir;
Lors celui-ci, que ce tumulte amuſe,
D'un air modeſte aux auditeurs s'excuſe;
Helas! dit-il, ce n'eſt qu'un impromptu;
Si ſeulement on m'avoit prévenu,
J'euſſe à coup ſûr pour lors fait un ouvrage,
Sans me vanter, un peu moins imparfait.

Ce qui pourtant me ſurprend davantage,
C'eſt de vous voir, de vous peu ſatisfait,
Diſoit Mandrin: avec tant de genie
Accorde t'on autant de modeſtie?

Oui, pourſuit-il, votre Societé
Eprouvera ma liberalité.

Seigneur, au-moins, un peu d'économie,
Dit l'Intendant tout bas à ſon côté ;
Vous vous perdez par prodigalité.
Eh bien ! dit-il, telle eſt ma fantaiſie ;
Dès aujourd'hui vous êtes Directeur :
Cecy Meſſieurs, s'addreſſe à l'orateur.
De votre Corps je me fais protecteur,
Et je l'eléve au Rang d'Academie.

J'ay des ſecrets à vous communiquer,
Revenez ſeul ; je pourrai m'expliquer,
Dès que j'auray fait battre la retraîte :
De vous à moi, Monſieur le Directeur,
Il eſt un point qu'il faudra que je traite.
Je ſuis confus d'une telle faveur,

Lui repondit, tirant ſa reverence,

Notre modeſte & joïeux diſcoureur.

Alte-là Muſe; à preſent que j'y penſe,

Il faut donner un avis aux lecteurs.

Il eſt prouvé, Meſſieurs, que les honneurs

Gonflent beaucoup, & rendent hidropiques:

Conſeillez donc à vos predicateurs,

De ne ſortir ſans avoir des topiques.

N'étoit à-tort pourtant, que ſe gonfloit

Notre orateur: tandis qu'il s'en alloit,

Auprès de lui la Mode fut ſe rendre;

Frivolité qui venoit de l'entendre

Le fit monter dans ſon cabriolet.

Milord, qui reſtoit à la porte,

Etoit honni, mais de la bonne ſorte;

Un ſien ami tout bas luy conſeilloit,

De ſe vanger d'une pareille injure.

Si c'étoit moi, disoit-il, je jure,

Qu'en peu de tems ils entendroient raison.

Raison! dit lors Bonsens: quoi que tu puisses,

Garde toi bien d'une telle action;

A des françois tu parlerois raison!

Mon pauvre ami les prens-tu pour des Suisses.

FIN DU TROISIEME CHANT.

QUA-

QUATRIEME CHANT.

Mandrin apprend des choſes, auxquelles le lecteur ne s'attend pas plus que lui.

Le blond' Fœbus avoit fait du chemin ;
Pour appaiſer les ardeurs de ſa flamme
Il s'en alloit, ſon luminaire à la main,
Bourgeoiſement coucher avec ſa femme.
La nuit ſortoit du ſéjour ténebreux
Et d'un drap noir avoit tendu les cieux,
D'un cri perçant le hibou, la chouette,
Ja des Oiſeaux annonçoit la Retraitte,
Alors Mandrin fait dans tous les quartiers
Battre à l'inſtant celle de nos guerriers.

Cinq fois déja ſa promte impatience
A de Volpar accuſé l'indolence :
Volpar étoit l'orateur éloquent
Dont il avoit fait choix pour Confident.

Volpar arrive, aiant pour Compagnie
Son amour propre & ſa ſorcellerie.

Je crois en vous voir un homme diſcret,
Luy dit Mandrin; Je puis de mon ſecret
En ſureté vous faire confidence,
Me repoſer ſur votre Experience,
Et par l'effet de votre art tout puiſſant
Tirer de vous un éclairciſſement.

Vous le ſavez, la France toute entiére
A retenti des hauts faits de mon Pere;
Son trepas même eſt encor ſi nouveau,
Et le ſujet trop fameux & trop beau,
Pour qu'on n'ait pas préſents à la memoire
Et ce heros & ſa tragique hiſtoire.
Ah! Je crois voir ce pere genereux
Me faire encor les plus tendres adieux;

Il faut payer, me dit-il, ſans murmure,
Le ſeul tribut qu'on doive à la Nature ;
Il étoit tems de finir mes travaux,
Je vais toucher au néant du repos ;
Mais de ma mort je crois que tu t'allarmes:
Eh! depuis quand connois-tu le Danger ?
A Dieu mon fils, je te laiſſe des armes,
Mon art à ſuivre, & ma mort à vanger.

Depuis ce tems, au ſein de la molleſſe,
Indigne fils, fils lâche, fils ingrat,
J'ay ſçu trahir ſon eſpoir, ma promeſſe,
Et de ſon nom j'ay terni tout l'éclat !
C'eſt donc envain qu'il prit ſoin de m'inſtruire ;
Depuis ſa mort, j'ôſe à-peine le dire,
Peu d'ennemis ſont tombés ſous mes coups ;
S'ils ſe rendoient mon bras les laiſſoit vivre;
Ou s'ils fuïoient, mon tranquille courroux
Les mépriſoit ſans daigner les pourſuivre

Mon Pere helas! où ſont ces tems chéris,
Où ſur tes pas je courois à la gloire ?
Ces tems qui font honneur à ta memoire,
Sont à preſent la honte de ton fils !
Dans l'art de vaincre inſtruit par tes exemples,
Sous les efforts de mon bras triomphant,
Tout ſuccomboit, & jusqu'au fond des temples
J'euſſe ſuivi mon ennemi tremblant.
J'étois alors digne de ta tendreſſe ;
Mon cœur fermé pour la compaſſion,
De pardonner n'avoit pas la foibleſſe ;
Il ne s'ouvroit qu'à cette ambition,
Pivot du monde, ame des faits ſublimes,
De tous ces faits nommés vertus ou crimes
Par les mortels, ſuivant que le ſuccès
A bien ou mal ſécondé nos projets.

Je fus ainſi tout le tems de ſa vie.
Bientôt après, un indigne repos

Interrompit le cours de mes travaux;

Et j'eusse enfin, dans cette letargie

Vu pour jamais mes jours ensevelis.

Je sommeillois, quand une voix sevére,

Vint m'éveiller & m'appella son fils.

J'en fus frappé; Je croïois que mon Pére

Venoit tout plein de son ressentiment,

Pour m'accabler d'un reproche sanglant.

Mais juste Ciel! quelle fut ma surprise!

Mon œil troublé ne vit qu'un inconnu;

Je l'avouerai, sa douceur, sa franchise,

Tout en un mot pour lui m'a prévenu.

Je le voïois d'un air plein de tendresse

Me reprocher librement ma paresse,

Et me donner, avec tant de bonté,

De ces Conseils dictés par la sagesse,

Par la valeur & l'intrepidité.

En lui parlant mon cœur fut agité;

Même à-préſent je ſens un trouble extrême,
Ce ne peut être un effet du hazart.
De vos ſecrets inſtruit mieux que vous-même,
Il eſt bien tems, luy repondit Volpar,
De vous montrer le pouvoir, de mon art.

J'ay déja fait les apprêts néceſſaires:
Au ſeul aſpect de ces affreux miſtéres,
J'ay vu la Lune & les Aſtres tremblants,
J'ay renverſé l'ordre des Elements;
Pour vous enfin, quand j'évoquois les ombres,
Tout a frémi dans les roiaumes ſombres;
Et la nature, attentive à ma voix,
Sembloit déja me demander des Loix.
Enfin, Seigneur, mon art vient de m'apprendre,
De ces ſecrets qui doivent nous ſurprendre.

Ah! dit Mandrin, ah! la perplexité
Redouble encor dans mon cœur agité;

Je

Je veux ſortir de ce doute effroïable.

Quel étoit donc cet'ombre reſpectable;

Qui m'apparut...? C'étoit Cartouche... Eh bien,?

Cecy parbleu ne me ſurprend en rien . . .

Sauf le reſpect qu'on doit à votre mére

Seigneur..! Quoi donc..? Je crains devous deplaire...

Parlez..? Cet'ombre.. Eh bien..? eſt votre pere.

Oh pour le coup le cas eſt ſurprenant!

Un ſi grand homme? ah! je ne le puis croire,

Seroit mon Pere , .! il faut plus amplement

Vous mettre au fait du reſte de l'hiſtoire.

Mandrine un jour n'étant que groſſe encor,

Cartouche fut pour conſulter un mort;

Ce mort paſſoit pour faiſeur de miracles,

Son tombeau ſeul guériſſoit de tout mal;

On y couroit comme on court aux ſpectacles,

On y chantoit, on y donnoit le Bal.

On y donnoit enfin la Comedie.

Plus d'un m'a dit qu'il aſſiſta ſouvent

Au miſantrope, au tartuffe, au méchant.

Là d'arlequins étoit Academie,

Là le deſſein d'attirer le Public,

Les engageoit d'y joüer à pic-nic.

Sur le tombeau de l'ombre reſpectable,

Déja Cartouche étoit en ſupliant;

Il entendit cet'ombre reſpectable:

Ton fils, dit-elle, eſt né pour être Grand;

Mais crains pour toi, crains qu'un jour il n'efface

Par ſes exploits les heros de ſa Race.

Ainſi l'on vit le ſouverain des cieux *

D'un tel avis n'être pas trop joïeux;

Pour lui ſon mal étoit imaginaire,

Mais pour celui de Monſieur votre Pere

* *Saturne.*

Le cas ſans doute étoit bien différent ;
Son mal n'étoit un mal de fantaiſie,
Il étoit ſûr qu'il avoit un enfant,
Et Saturne n'en avoit que l'envie.

Point ne pourroit donner coups de jarnac,
Qui n'auroit lors qu'une corde à ſon arc.
Cartouche un jour ſe tenoit ce langage :
Il faut portant avoüer que j'ai tort,
D'avoir conçu de ce fils tant d'ombrage,
Soumettons-nous à ce que veut le ſort ;
Et puis qu'enfin il m'a dit de le craindre,
Pour me guerir que me ſert de me plaindre ;
Il eſt je penſe un remede à mon mal :
On ſait calmer la fougue du cheval,
En le fruſtrant de ce que ſa femelle
Ne porte point, en naiſſant, avec elle ;
Ce ſort eſt dur, mais il le ſubira.

Cartouche alors tire ſon cimetaire,
Puis avertit Mandrine, qui pleura;
Femme a toujours des entrailles de mere,
Lors que l'on touche à cette corde-là.

En dire plus, Seigneur, ſeroit frivole;
Car vous ſavez s'il a tenu parole.
A ce Diſcours Mandrin fut ſtupefait:
Reſte à ſavoir s'il étoit ſatisfait.
J'ay bien encor des ſecrets à vous dire;
Pour nous, Seigneur, la generalle bat;
Demain je puis du reſte vous inſtruire,
Mais pour ce ſoir je m'en vais au ſabat.

Tout bas, déja Critique qui m'écoute,
Raille du fait, & le revoque en doute.
En apparence il a quelque raiſon;
Dans les Cerveaux de notre nation
Miracles font très mal digeſtion:

Mode eſt d'avoir temperaments debiles,

Gens delicats ſont toujours difficiles.

Qu'on ſonge donc que je ne garantis

Miracles faits par l'art de la Magie,

Et moins encor ceux qu'on fait à Paris

Par interêt ou par hipocriſie.

FIN DU QUATRIEME CHANT.

CINQUIEME CHANT.

Expeditions de Mandrin avant lesquelles on lui dit le nom de cette deesse, qui etoit venue incognito chez lui.

Heureux celui qui, dans un doux repos,
Du jour voit naitre & mourir la Lumiere,
Qui du ſommeil, la nuit, ſur ſa Paupiere
Sent par degrés deſcendre les pavots,
La tendre paix, guide ſure & fidéle,
Près de ſon Cœur fait toujours ſentinelle,
Ce Cœur plongé dans les plus doux loiſirs,
N'eſt point troublé par le cri des Deſirs.

Voit-on jamais cette paix adorable,
Fiers Conquerants ſe loger dans vos cœurs!
Voit-on jamais d'un ſommeil delectable
Vos cœurs contents ſavourer les douceurs?
Non vous laiſſez ces plaiſirs de l'enfance
Aux Antonins, aux Trajans, aux Titus.

D'affreux

D'affreux remords ſont votre recompenſe,
La douce paix eſt le prix des vertus.
La nuit vous ſert à rouler dans vos têtes
Les plans hardis de vos vaſtes projets ;
Ou ſi le ſort s'oppoſe à vos conquêtes,
A leur donner d'inutiles regrets.
Quand du ſommeil la force enchantereſſe
Quelques moments vous fait fermer les yeux,
Pour vous vanger par des ſonges affreux,
Vous détournez vos cœurs de ſon ivreſſe.
A ſes Projets ainſi toute la nuit
Rêva Mandrin ; Il ſortoit de ſon Lit,
Lorsqu'un objet vint s'offrir à ſa vuë :
C'eſt un ſorcier qui de loin le ſalue,
Volpar enfin, qui ſautant du grenier,
Avoit dejà tombé dans le foïer,
Et qu'on eût dit tombé de quelque nuë :
Si l'on en croit moines hiſtoriens,

De noirs Eſprits une troupe enfumée
Pour eſcalier prenant la cheminée,
Alloient ainſi faire endever des Saints.

Mandrin lui dit, d'une voix enrumée
Une beauté n'aguéres vint me voir ;
Votre art je crois peut me faire ſavoir
Quel eſt ſon nom. C'étoit la Renommée,
Repond Volpar : Sachez que ſon courroux
Peut vous porter les plus terribles Coups.
Vous avez vu les traits de ſon viſage
Changer beaucoup alors qu'elle parloit ;
C'étoit pour vous d'un très mauvais preſage :
Elle vous dit quand elle s'en alloit,
Que contre vous, vous armeriez la terre,
Que finiriez aſſez mal cette guerre ;
Que contre vous les Eſprits revoltés,
Crïroient tout haut de vos hoſtilités.

Vous avez vu les effets de ſa rage,
C'étoit pour vous un très mauvais préſage:
Ne croiez pas que vous ſoiez au bout,
Craignez toujours. Sa juſte jalouſie,
Pour vous detruire iroit jusqu'en Turquie;
Femme en fureur eſt capable de tout.

Pour un moment laiſſons la Renommée
Lui dit Maindrin, marchons vers mon Armée.
Mon cher Volpar, vous viendrez avec nous,
Je ne prendrai de Conſeils que de vous;
Car je fais cas de la franchiſe extrême
Dont vous ſavez orner tous vos Diſcours:
Promettez-moi de me ſuivre toujours,
Et de m'aimer autant que je vous aime.
En s'en allant, pour perdre moins de tems,
Volpar lui fit les plus jolis ſerments.

Certain bourgeois, que gros Seigneur careſſe,
Pour le moment marque de la gaïeté;

A ſe fêter l'un & l'autre s'empreſſe,

L'un par beſoin, l'autre par vanité.

Jay, dit Mandrin, ſans ſonger à le faire,

De cette femme allumé la Colére;

Je ne vois point de remede à cela:

Je veux ſavoir ce qu'il reſultera?

Le Reſultat n'eſt point à votre gloire,

Repond Volpar. Flêtrir votre memoire

Sera l'effét de ſon poiſon ſubtil.

Mais je ſerai du moins dans ma Conquête

Dedommagé par un profit honnête?

Ouï-da Seigneur! . . . Eh bien marche, dit il,

En ſe tournant du coté de l'armée;

Puis ſe retourne, & dit, ami l'argent

Ventre ſeingris! vaut bien la Renommée:

Qu'en penſe-tu, n'en dis-tu pas autant?

Car après-tout Charle douze, Alexandre,

Ont fait au fond ce que j'ôſe entreprendre;

Et ſi le ſort ſeconde mes travaux,

Je puis m'aſſeoir auprès de ces héros.

Mes ennemis, éloignés de m'attendre,

Diront par tout, car je crois les entendre,

Que par fineſſe ils ont été ſurpris.

Tant mieux morbleu! pourvu qu'ils ſoient tous . . .
- pris

Mais moi pour lors je publirai ſans ceſſe,

Qu'ils ſont très mal inſtruits de mes Projets,

Et que je viens par bonté, par tendreſſe,

Mettre chez eux le bon ordre & la paix;

Et qu'en un mot, ſi je prens leur finance,

J'ay des raiſons que dicte la prudence:

Qu'à tous leurs meaux je prens beaucoup de part,

Et qu'ils ſeront rembourſés tôt ou tard.

Chemin faiſant, ſa troupe qui s'avance,

Se trouve enfin auprès des murs de Clais.

Les habitans que la frayeur agite,

En les voïant veulent prendre la ſuite ;

Mais un herault leur annonce la paix.

Ne craignez rien, c'eſt Mandrin qui commande

Tous les ſoldats que vous voiez icy ;

Et ſi quelqu'un vous fait tort, dites lui :

Chez nous Meſſieurs la diſcipline eſt grande,

Soiez certains qu'il en ſera puni.

A ce Diſcours la ville raſſurée,

Fait éclater ſa joïe immoderée.

Lors au milieu des acclamations

Le General fait ſa pompeuſe entrée.

Il fut conduit à l'hôtel des fermiers

Accompagné de tous les malthotiers,

Qui ſur leur doits ja comptoient les dépenſes.

A cet aſpect, du Bureau des finances

Tous les Ecus tremblent épouvantés.

La Renommée, agile meſſagére,
Avoit déja parcouru le Païs;
De tous cotés habitans avertis,
De ce heros redoutoient la colére.
Il a déja quitté le port de Clais
Et chaque ville en le voïant paroître,
Vole en tremblant aux genoux de ſon maître;
Il a bientôt ſoumis le Vivarés.
Dans les tranſports de ſon impatience
Il ſe reproche en ſecret ſa lenteur;
Plus on le craint, plus il entre en fureur;
De ne trouver aucune reſiſtence.

Dans tous ces tems, ſon Conſeil, ſon apui,
Volpar enfin, eſt toujours avec lui,
Par ſa douceur, ſa politique habile
A le ſecret d'épuiſer chaque ville.

Lorsque Mandrin d'un regard fulminant,
Les avoit fait rentrer dans le néant.
De tous côtés on voit ſes Capitaines,
Prendre en ſon nom des places par centaines.
Tels ſont les vents par leur choc furieux,
Tels ces torrents, dont les flots écumeux,
Pour embraſſer, pour engloutir la terre,
Quittent leur lit & produiſent cent bras.
Au même inſtant Mandrin par ſes ſoldats,
Dans cent endroits fait porter ſon tonnerre.
Quoi! vous tremblez dans vos heureux Climats,
O Francontois, Bourgignons, Auvergniats!
Quoi! ſon Nom ſeul, ſon Nom vous épouvante!
Quoi! ſans attendre au-moins qu'il ſe preſente,
Vous vous rendez? Et les plus reculés
De vos cantons vont lui porter leurs Clefs!

Il voit déja vos campagnes fertiles,
Il eſt déja triomfant dans vos villes.
A ſon aſpect les peuples interdits
De tant d'éclat paroiſſent éblouis.
Ainſi l'éclair plus promt que la parole
Eſt dans l'inſtant de l'un à l'autre Pole.

Raſſurez-vous peuple triſte & tremblant,
Vous allez voir arrêter ce torrent.
B . . . . paroît; la valeur, la Prudence,
Auprès de lui marchent d'un pas égal,
Sa voix chez vous rappelle l'eſperance,
Qu'avoit chaſſé l'aſpect de ſon rival.
De ce rival ne craignez point la rage,
Il ne va plus que d'un pas incertain;
Son ennemi toujours ſur ſon paſſage,
Fait entre eux deux balancer le deſtin.

Le jour arrive enfin, où la victoire
Anéantit ou cimente sa gloire.
Bientôt sur eux les yeux seront ouverts,
Au lendemain la Bataille se donne,
La nuit paroît, la nature frissonne,
Et tout déja se taît dans l'Univers.

FIN DU CINQUIEME CHANT.

SIXIEME CHANT.

Fin de la Campagne; dont les deux Armées sortent fort contentes.

Enfin l'aurore, à paroître trop lente,
Des deux partis vient de remplir l'attente :
Fifres, tambours, timballes & clairons,
Mêlent leurs voix à celles des canons;
Au loin déja le plomb, vole ; l'air ſifle,
Et le cheval ſe rengorge & reniſle.
Alors Mandrin paſſe de rang en rang,
Gagne les cœurs par ſa douceur extrême;
Vole à la tête, & d'un air conquerant
Dit à ſa troupe, en ſe montrant lui-même,
Voicy Mandrin, vous êtes ſes amis,
Et vous voïez ſes mortels ennemis!

Jamais Maurice avec plus de vîteſſe,
Condé d'ardeur, Turenne de ſageſſe,

A l'ennemi n'ont livrés le combat.

Il eſt aux mains; on l'entoure, il ſe bat,

Mais en heros, qui ſûr de la victoire,

Court à la mort encor moins qu'à la gloire.

Dans les tranſports de ſon bouillant courroux,

Que d'ennemis expirent ſous ſes coups?

Que d'ennemis envieux de le prendre,

Par cent détours cherchent à le ſurprendre;

Il les évite avec dextérité,

On les punit de leur témérité.

Rien ne reſiſte au feu de ſon courage,

Rien ne l'arrête au milieu du carnage.

Mais cependant, au moment que ſon bras

Fait à grands coups obéïr le trepas,

Alors helas! ſa tardive prudence,

Lui fait lever les yeux de tous côtés;

Dieux!

Dieux ! quel objet ! c'eſt B * * * qui s'avance,

Et qui pourſuit les ſiens épouvantés ;

Il voit venir ce Guerrier intrépide,

Et ſes ſoldats tombants de toutes parts.

Au même inſtant la fureur qui le guide,

Le fait voler à travers les hazarts.

Alors ſa voix au combat les rappelle,

De tous cotés l'eſpoir ſe renouvelle,

Et le devoir qui parle au fond du cœur

Fait ſucceder la rage à la terreur.

Autour de lui ſa troupe ſe rallie

Et ſur B . . . . va fondre avec furie :

. . . . . *

Il veut le joindre, il le cherche des yeux,

Mais la fureur, qui dans ſon cœur redouble,

Quand il paroît, lui fait voir toujours trouble,

Que

* Il y a beaucoup de vers dans ce Poëme de manque, par le peu d'ordre qui regne dans les Manuſcrits du Poëte.

Que fait alors le genereux Volpar,

De ces lauriers veut-il ceuillir sa part?

Lorsque Mandrin au combat se rengage,

Volpar sent-il rallumer son courage?

Le voiez-vous la Lunette à la main?

Tremblez! Son bras ne s'arme pas envain.

N'en doutez point, notre orateur qui trote,

De tous les dieux vient dire les exploits.

Ils ont aumoins déja changé trois fois,

L'un de cheval & l'autre de culotte;

Et c'est encor beaucoup pour un auteur,

Plus d'un Poëte en seroit mort de Peur.

Quoi! sans jouïr de sa promte victoire,

Déja Mandrin revient couvert de gloire!

Voiez les siens s'en retourner chantans.

Des deux cotés ils paroissent contents!

Mais ses soldats, ennemis du Pillage,

Vont décamper avec armes & bagage.

Vainqueur ou non, tous mes Coffres ſont pleins,
Et je n'ay plus qu'à louer les Deſtins.
Si vous voulez meriter mes Largeſſes,
Il faut ſoldats, il faut s'en retourner
Dans la S . . . , où je veux hyverner.
Je ſuis certain, diſoit-il en luy-même,
Que contre moi leur fureur eſt extrême,
Et que ceux-ci, qui m'ont tant en horreur,
Dans l'Univers vout me perdre d'honneur :
Mais quoi! l'honneur n'eſt qu'une bagatelle.
Pour lui, dit-on, les prejugés ſont grands ;
Et moi je veux, qu'un jour, les Conquerans,
Dans leurs exploits me prennent pour modéle.

F I N.

966-2

E758
C529a

648